Laurie LAUFER & Florence ROCHEFORT (dir.), *Qu'est-ce que le genre ?*

Paris, Petite Bibliothèque Payot, 2014

Cécile Béghin

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/clio/16847>

DOI : 10.4000/clio.16847

ISSN : 1777-5299

Éditeur

Belin

Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 2019

Pagination : 326-329

ISSN : 1252-7017

Référence électronique

Cécile Béghin, « Laurie LAUFER & Florence ROCHEFORT (dir.), *Qu'est-ce que le genre ?* », *Clio. Femmes, Genre, Histoire* [En ligne], 49 | 2019, mis en ligne le 01 juillet 2019, consulté le 04 janvier 2023. URL : <http://journals.openedition.org/clio/16847> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/clio.16847>

Ce document a été généré automatiquement le 4 janvier 2023.

Tous droits réservés

Laurie LAUFER & Florence ROCHEFORT (dir.), *Qu'est-ce que le genre ?*

Paris, Petite Bibliothèque Payot, 2014

Cécile Béghin

RÉFÉRENCE

Laurie LAUFER & Florence ROCHEFORT (dir.), *Qu'est-ce que le genre ?* Paris, Petite Bibliothèque Payot, 2014, 309 p.

- 1 Ouvrage collectif proposé par le comité de direction de l'Institut Émilie du Châtelet pour répondre aux attaques contre « la théorie du genre », *Qu'est-ce que le genre ?* propose à un large public de définir le sens du mot *genre*, d'en faire l'histoire et d'expliquer comment ce concept peut, dans de multiples domaines des sciences humaines et sociales, s'imposer comme un outil pertinent de compréhension des rapports de sexes et de lutte contre les inégalités. L'ouvrage se compose d'un avant-propos, 13 chapitres, 46 pages de notes, une orientation bibliographique et une présentation des auteur.es. Chaque chapitre a été rédigé par un.e auteur.e différent.e, membre de l'IEC et spécialiste dans son domaine. Un large éventail de disciplines de recherche est concerné : on souhaite ancrer l'usage du concept de *genre* dans une démarche scientifique et dénoncer la polémique qui l'entoure.
- 2 L'avant-propos s'attache à définir et historiciser le mot *genre*. Il s'agit d'une approche théorique, utilisée dans de nombreuses disciplines de recherche, pour comprendre comment « la différence sexuelle [...] implique des inégalités, des dominations et des discriminations » (p. 9), et qui vaut aux chercheur.es de violentes oppositions. Les auteures rappellent que cette notion, élaborée par des psychiatres américains dans les années 1950 pour distinguer le sexe biologique et le sexe social dans le cadre de travaux sur la transsexualité, a été reprise par les féministes dans les années 1970. L'usage du mot *genre* a permis la multiplication des travaux universitaires sur les femmes dans les années 1970, puis, grâce aux propositions méthodologiques de l'historienne Joan W.

Scott, le genre a été mobilisé comme un concept pour décrire plus largement les rapports de pouvoir entre hommes et femmes et déconstruire les préjugés qui les sous-tendent. Outil d'analyse, il est également devenu un moyen de lutte contre les stéréotypes et les inégalités sexués et sexuelles et donc un enjeu social et politique.

- 3 Yannick Chevalier et Christine Planté estiment que c'est d'abord dans la langue que s'élabore la vision du masculin et du féminin et le rapport entre les sexes. Après avoir établi une généalogie de la notion de *genre* depuis le Moyen Âge, ils expliquent que la grammaire est un facteur important de perpétuation des hiérarchies de genre : en accordant le genre grammatical au sexe, en masculinisant les noms de métier, en imposant la règle que « le masculin l'emporte sur le féminin » ou le masculin générique, l'usage du français contribue à véhiculer et reproduire des représentations sociales inégalitaires présentées comme « naturelles ». Faire évoluer la société passe donc par une évolution de la langue parlée et écrite et de nouveaux usages du français.
- 4 À partir du XVI^e siècle, l'élaboration d'un discours médical sur le corps féminin essentialise la domination masculine : les femmes sont perçues alors comme biologiquement « inférieures ». L'image du corps féminin se dévalue plus encore à compter du XVIII^e siècle : la communauté scientifique s'attache à prouver que le sexe imprègne tout le corps, y compris les os et le crâne, et que femmes et hommes sont deux êtres de natures différentes et hiérarchisées. Ce discours sexiste, renforcé par le positivisme après 1860, conforte les discriminations dont les femmes sont victimes et la domination qu'elles subissent. Il se prolonge au XX^e siècle dans de nombreuses disciplines scientifiques, comme la biologie moléculaire, qui se polarise sur la détermination du sexe mâle et la formation des testicules et considère le sexe féminin comme le sexe « par défaut ».
- 5 Si toutes les disciplines sportives sont désormais ouvertes aux femmes, et si la médecine ne prétend plus que le sport est nuisible à leur santé, le monde du sport reste très genré : les sports qui impliquent de la force, des compétences scientifiques, de la technique ou du risque sont peu investis par les femmes. Depuis plus de cinquante ans, les femmes trop « performantes » ont subi de la part des instances sportives internationales une batterie de tests médicaux, les obligeant à prouver leur féminité. En effet, pour être une « vraie femme » aux yeux des journalistes et du public, il faut correspondre à des critères physiques et esthétiques. Avec la spectacularisation du sport, les femmes sont toujours plus réduites à leur image : elles doivent certes être musclées et performantes, mais belles également. Le sport apparaît donc comme un espace privilégié de subversion des normes sociales, mais aussi de reproduction des rapports de sexes.
- 6 Le genre agit aussi sur les pratiques éducatives. Pour N. Mosconi, l'inégalité des sexes se construit à l'école, favorisée par la mixité, car les rapports de force entre le masculin et le féminin s'établissent en classe ou dans les récréations. Par ailleurs les disciplines enseignées sont également sexuées car les femmes y sont invisibilisées, intégrées dans un système de représentations des compétences et des métiers qui associe un type de savoir à un sexe et valorise systématiquement les « savoirs masculins », ce qui influence les jeunes dans leur investissement scolaire. Les filles réussissent mieux leurs études mais elles font des choix d'orientation moins ambitieux et moins rentables que les garçons, intégrant à l'avance la nécessité de prendre en charge le travail domestique et la famille. Le marché du travail les encourage à ces « choix de compromis ». En effet, les recherches sociologiques sur le travail féminin, débutées dans les années 1960 dans le

sillage de M. Maruani, ont démontré que le monde du travail est marqué par les inégalités de genre. Le processus de construction des inégalités professionnelles entre les sexes est lié à l'assignation du travail domestique aux femmes dans la plupart des sociétés. Partout, le travail féminin est dévalorisé dans un rapport hiérarchique qui s'établit toujours en faveur des hommes. Cependant le marché du travail lui-même produit des inégalités en maintenant les femmes dans des situations subordonnées, des tâches moins qualifiées, moins valorisées et moins rémunérées, que ce soit dans le monde ouvrier ou chez les cadres.

- 7 Au début du ^{xxi}^e siècle, grâce aux revendications des féministes de la seconde vague, au travail des sexologues et à celui des sciences sociales, le sexe a été détaché de la procréation et du mariage et les normes sexuelles se sont transformées, individualisées, aboutissant à un déplacement des contrôles sociaux. Les comportements sexuels des femmes se sont modifiés, du fait de la contraception et de l'allongement de la durée des études et le mariage a cessé d'être l'institution centrale de la vie des couples, permettant une diversification des parcours affectifs et sexuels. Cependant les injonctions comportementales restent fortes : dans les représentations communes, les femmes restent attachées à la procréation, à la fidélité et à la morale tandis que les "pulsions sexuelles" des hommes sont considérées comme impérieuses. De même les gays et lesbiennes sont toujours victimes de fortes discriminations sociales ou professionnelles. Enfin le harcèlement sexiste dans l'espace public et les violences sexuelles envers les femmes demeurent préoccupants. Pour M. Bozon, il s'agit de « remettre les femmes à leur place » dans l'ordre du genre. En dépit des progrès, l'idée d'égalité dans la sexualité reste assimilée à une menace pour l'identité sexuée et l'inégalité sexuelle traduit les inégalités de genre qui se retrouvent dans tous les domaines de la société.
- 8 Dans le dernier chapitre de l'ouvrage, R. Sénac s'interroge sur la dimension politique et les enjeux de l'expression « théorie du genre », forgée au début du ^{xxi}^e siècle pour résister à des choix de politiques publiques jugés dangereux. Une première constatation est que le mot *genre* est mal compris à gauche (dans certains syndicats, à l'Assemblée Nationale ou au sein du gouvernement) comme à droite et l'expression « théorie du genre » est utilisée par tous pour dénoncer une « idéologie » qui viserait à remettre en cause la complémentarité naturelle entre les sexes sous couvert de lutte contre les discriminations. C'est pourtant à droite (droite catholique modérée et radicale, droite nationale) que le combat est mené en 2013, au moment de la discussion du projet de loi sur le mariage pour tous, mettant dans le même sac les études de genre, une réforme du mariage considérée comme contre-nature et des politiques publiques de lutte contre les inégalités de genre à l'école (ABCD de l'égalité) qui brouilleraient les repères des enfants, le tout dénoncé comme une aberration socialiste. La loi sur le mariage pour tous votée le 17 mai 2013 permet d'interroger l'hétéronormativité du contrat social mais l'idée de complémentarité des sexes demeure au cœur de l'ordre politique. En effet, l'étendue de la mobilisation à droite a impressionné les politiques et abouti au report de la loi Famille en février 2014 et à la proscription de l'utilisation du mot *genre* dans les textes officiels. À droite comme à gauche, la peur de la confusion des sexes demeure vive.

AUTEURS

CÉCILE BÉGHIN

Lycée Jean Jaurès, Montreuil